1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

R. P. LECOMPTE, S. J

Les Retraites fermées au Canada

DE JUIN 1909
A JUIN 1919



L'OEUVRE DES TRACTS
MONTRÉAL

Prix: 5 sous l'exemplaire, $4.00 le cent, $35.00 le mille, port en plus.
Casier postal, No 1482, Montréal.

Les Retraites fermées au Canada

C'est la condition naturelle des peuples jeunes de se modeler sur leurs aînés. Heureux sont-ils quand ils n'en prennent que les meilleurs traits. Dès avant la Révolution française, l'Italie, l'Allemagne, la France avaient solidement établi chez elles l'œuvre des retraites fermées. Après le grand naufrage, il fallut un long temps pour reprendre pied. Ce n'est que vers le milieu du XIXe siècle que l'on vit surgir les retraites fermées dans les mêmes pays, ainsi qu'en Belgique et plus tard en Angleterre.

Le XXe siècle s'ouvrit et l'œuvre n'avait pas encore traversé l'océan. Voici qu'au début de 1909 quelques articles parurent dans le *Semeur* (organe de l'*Association Catholique de la Jeunesse Canadienne française*), sur les retraites fermées telles que pratiquées en Europe avec leurs fruits merveilleux de sanctification personnelle et de rénovation sociale, et exprimant l'espoir que cette œuvre — « l'œuvre providentielle entre toutes », disait le saint Pontife Pie X — s'implanterait bientôt au Canada. Ils étaient dus à la plume d'un jeune religieux de la Compagnie de Jésus, le Père Joseph-Papin Archambault, aujourd'hui supérieur et directeur des retraites fermées à la Villa Saint-Martin. [1]

Le branle était donné. L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne française tint à honneur d'inaugurer les retraites fermées au Canada, plus exactement je dois dire : en Amérique. Car la retraite, commencée le 17 juin 1909, précéda d'une semaine un

[1] Il publia, la même année, sur l'oeuvre des retraites, une brochure portant pour titre: L'Oeuvre qui nous sauvera"; une deuxième "Les Retraites fermées", parut en 1915 ; nous nous sommes largement inspiré de l'une et de l'autre pour composer cette plaquette.

essai du même genre aux États-Unis. Les retraitants n'étaient que douze. Petit nombre, mais de bon augure. Ces douze devaient aussi devenir des apôtres. Ils prirent si bien la chose à cœur que la seconde retraite, projetée pour l'année suivante, se fit trois mois après. Les douze en envoyaient seize en retraite. Dans le même temps, seize autres jeunes gens se réunissaient aussi pour une retraite fermée à Lévis.

Les deux premiers groupes de retraitants avaient eu pour cénacle le noviciat des Jésuites au Sault-au-Récollet, près Montréal. Maison de retraites privées, très fréquentée par des hommes de toute condition et surtout par des jeunes gens en quête de lumière sur leur vocation, on ne pouvait songer à y maintenir l'œuvre nouvelle. Il fallait trouver un autre local. Un comité de laïques s'était formé sous la direction d'un Père de la Compagnie de Jésus. Ils n'eurent pas à chercher longtemps.

VILLA LA BROQUERIE

La Villa la Broquerie s'offrit à eux. C'était une maison de campagne à l'usage des jeunes étudiants de la Compagnie, située à quelques milles de Montréal, sur les bords du fleuve Saint-Laurent. Elle n'était pas d'hier. Au XVIIe siècle le sieur Boucher, fondateur du village voisin de Boucherville, en avait été le premier occupant; l'illustre Jésuite missionnaire, découvreur du Mississipi, Jacques Marquette, y avait conféré le baptême; la Vénérable Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, y avait enseigné le catéchisme; d'autres souvenirs encore en faisaient une demeure presque sacrée. Ajoutez-y les charmes d'un beau site : des arbres au torse puissant, des pelouses, une petite rivière, la Sabrevois, baignant l'un des côtés du parc, et en face le grand fleuve avec ses îles, ses voiles, ses navires transocéaniques. Le vieux manoir n'offrait aux retraitants que de petites cellules,

une chapelle peu grande aussi et bien humble, bien pauvre. Si c'était plus que Bethléem, c'était à peine Nazareth. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait que souvent il s'attache plus aux lambeaux de la pauvreté qu'à la pourpre de l'opulence. Encore aujourd'hui, les retraitants de cette époque n'entendent pas sans émotion le nom, pour eux chargé de « douce souvenance », de Villa la Broquerie. On s'y rendait de Montréal par le fleuve. Cette promenade d'une heure en bateau était d'ordinaire plus gaie au retour, surtout pour les nouveaux qui, en descendant le fleuve, semblaient s'avancer vers l'inconnu... qui sait? peut-être un abîme !... Les froids du printemps et de l'automne, pour ne rien dire de ceux de l'hiver qui font du Saint-Laurent une immense steppe de neige et de glace, enserraient les retraites dans des limites passablement étroites, à savoir, du milieu de mai à la fin d'octobre.

Cependant, dès la première année (1910), 164 retraitants s'acheminèrent vers la Broquerie. Qui étaient-ils?

Nous touchons ici au point capital de la question. Le but des retraites fermées, on le sait de reste, est de produire, de façonner une élite. Non pas de ces élites décoratives, plastronnantes, voire claironnantes, puis plus rien; mais un noyau d'hommes vigoureux, chrétiens convaincus, libérés de tout respect humain, auxiliaires dévoués du clergé, travaillant avec lui, et souvent sans lui, c'est-à-dire, là où il ne peut aller, travaillant, dis-je, au règne individuel et social de Jésus-Christ sur la terre.

Mais cette élite, dira-t-on, n'existait-elle point déjà? Tout le monde n'est-il pas un peu élite chez nous? Le Canada si catholique ! Le Canada si religieux ! etc... Pas tant que cela. Sans doute, — et je ne veux ici que tracer les grandes lignes — nos catholiques sont en général pratiquants; les principaux devoirs de la religion s'accomplissent avec une régularité

louable; le peuple des campagnes est encore profondément religieux et c'est la puissante réserve des forces catholiques; le peuple des villes, lui, se laisse entraîner, les unions ouvrières neutres, internationales font pénétrer peu à peu dans la masse le virus du socialisme avec ses principes nocifs sur l'éducation, sur les immunités ecclésiastiques, sur les rapports du capital et du travail, sur ceux de l'Église et de l'État. Enfin la bourgeoisie, surtout le haut de l'échelle, hommes de profession, journalistes, marchands cossus, grands industriels, renferme dans son sein nombre de ces chrétiens tièdes, mous, amis de leurs aises, de la paix à tout prix, du pavillon en poche, exposés de la sorte à devenir quelque jour la proie de certains esprits sournoisement hostiles; et pourtant cette classe ne devrait-elle pas être l'œil et le bras de l'Église dans tous les domaines de l'apostolat laïque? Hâtons-nous d'ajouter, pour être juste, que l'éveil est donné, qu'une réaction sérieuse tend à se produire, et surtout qu'une belle jeunesse monte et déjà fait sentir sa présence.

Mais enfin, pourquoi parmi nos chrétiens, même bons, si peu d'apôtres? Pourquoi ce catholicisme à vau-l'eau? C'est que font défaut chez eux les convictions profondes : leurs convictions sont de surface. Pourquoi? Parce qu'on ne s'arrête jamais pour réfléchir. On se précipite à ses affaires, à ses plaisirs, à ses devoirs religieux mêmes. Point de halte. On n'a pas le temps! — Or, la retraite fermée arrête l'homme, lui donne le temps de réfléchir, l'entoure de silence, de piété, d'instructions appropriées à ses besoins. Cette adaptation des exercices aux retraitants exige tout naturellement de la part de ceux-ci une assistance par groupes homogènes. Alors, devant les applications pratiques, sous la lumière précise que le prédicateur verse dans les âmes, le retraitant saisit mieux ses devoirs, non pas seulement comme individu, mais en fonction de son état social; il y apprend à ne point dédoubler sa vie en deux parts non communicantes, l'une

privée, l'autre publique, mais à la faire une; bref, il y apprend le *sens complet* de la vie.

L'expérience faite, notamment en France et en Belgique, guida immédiatement dans ce sens le directeur des retraites fermées. Les groupes s'organisèrent, et des 164 retraitants de la première année à la Broquerie, 7 étaient prêtres, directeurs des Ligues du Sacré-Cœur, 16 avocats ou notaires, 21 médecins, 16 chefs de groupes des Ligues du Sacré-Cœur, 7 instituteurs, 19 ouvriers, 21 membres de l'A. C. J. C., etc. Ces mêmes groupes et d'autres encore revinrent les années suivantes, en augmentant leurs effectifs : si bien que le nombre des retraitants était en 1911 de 258, de 280 en 1912 et de 363 en 1913 donnant pour les quatre années un total de 1065, répartis en quatorze groupes différents.

Inutile de rappeler ici, je suppose, l'impression profonde produite sur ces hommes, à mesure que la retraite avance, à mesure que les grandes vérités des Exercices de saint Ignace, entendues bien des fois auparavant dans les sermons, dans les missions de paroisses, mais jamais avec cette suite parfaitement ordonnée, jamais au milieu d'un tel recueillement, et jamais surtout approfondies par un effort personnel comme dans ce tête-à-tête avec Dieu, à mesure, dis-je, que ces vérités empoignent l'âme, la retournent, la détachent, l'entraînent amoureusement, irrésistiblement vers la vraie vie, intime, publique, agissante, à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi est-ce pour eux toute une révélation que ces trois jours de retraite. Il leur semble qu'ils n'avaient pas encore compris leur religion; qu'ils ignoraient les conséquences du *Credo* catholique, dont l'une des premières est un bon *Confiteor*, répété selon les besoins de l'âme, ce bon *Confiteor* réagissant à son tour et rendant plus facile le *Credo* lui-même. On peut comparer la mission de paroisse au clou que l'on enfonce bruyamment à coups de marteau, la retraite à la vis qui pénètre lentement, sans

bruit, s'agrippe au bois opiniâtrement. Les fruits demeurent. Fruits individuels : tel cet avocat qui écrivait après sa retraite : « Jusqu'à présent, dans l'accomplissement de mes devoirs religieux, je n'ai pensé qu'à moi; à partir d'aujourd'hui, j'y mets le prochain. » Fruits de plus grande portée : telle cette paroisse, voisine de Montréal, d'une tenue fort ordinaire avant l'ère des retraites fermées, aujourd'hui paroisse modèle par l'excellent esprit de ses membres, la fidélité à leurs devoirs privés et publics, leur activité sur tous les champs de l'apostolat. Le chanoine J.-T. Savaria, leur curé, causant quelque temps avant sa mort de ces retraites dont il avait été le premier à se servir, disait à ses confrères : « A mon avis, il n'y a pas de moyen plus court, plus facile, plus efficace pour réformer une paroisse. C'est l'œuvre par excellence. »

Le secret de cette excellence réside dans le fait que les retraites fermées rendent possibles, disons mieux, provoquent, préparent, favorisent l'organisation catholique. Devant le mal si universellement, si fortement organisé, ce qui manque le plus c'est le *bien organisé*. Dès les premiers temps de la Broquerie, on s'en préoccupa; les retraites par groupes professionnels se prêtaient admirablement à cette étude. De là sortirent toutes armées pour le travail et la lutte trois associations professionnelles catholiques. Il en surgira de plus nombreuses encore de la Villa Saint-Martin, terme actuel de la seconde migration de l'œuvre.

Avant d'aborder ce dernier point je voudrais, pour n'être pas top incomplet, dire au moins brièvement ce qui s'est fait ailleurs dans quelques-unes de nos villes pour les retraites fermées.

On aura peut-être remarqué tout à l'heure, dans le nombre annuel des retraitants à la Broquerie, un écart par trop léger entre les années 1911 et 1912. C'est dû à l'inauguration des retraites à Ottawa (1911) et à Québec (1912), deux essaims vigoureux de la ruche

mère. A Ottawa, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée qui, de tout temps et d'après le vœu de son fondateur, s'est occupée de l'œuvre des retraites en France, en Allemagne, en Irlande, s'empressa, en 1911, d'ouvrir les portes de son scolasticat aux retraitants de la ville et des environs; ils accoururent dix-neuf, tous de l'A. C. J. C., comme en 1909 les douze du Sault-au-Récollet. Depuis, chaque été, l'œuvre a fonctionné régulièrement, en contribuant pour sa part au total général des retraites le chiffre de 425.

Les mêmes religieux, établis au Cap-de-la-Madeleine, y commencèrent en 1915 l'œuvre des retraites fermées. Encouragée par l'évêque des Trois-Rivières et le curé de la cathédrale, l'œuvre n'a point cessé depuis de fonctionner avec les plus heureux résultats.

En 1891, les Pères de la Compagnie de Jésus fondaient, aux abords de la ville de Québec, la Villa Manrèse consacrée à l'œuvre des retraites, — retraites d'abord privées de prêtres et de laïques. Trois ans plus tard, une chapelle spacieuse était construite tout auprès, Notre-Dame du Chemin; elle devenait église paroissiale en 1909; la résidence elle-même s'augmentait de plusieurs pièces, chapelle, chambres, etc.; de sorte qu'en 1912 les Québecois pouvaient inaugurer à leur tour les retraites fermées collectives. Comme à Ottawa et à Montréal, le succès fut immédiat. Elles se firent au début pendant les seuls mois de l'été; aujourd'hui c'est en toute saison. Le relevé du nombre des retraitants depuis la fondation de Manrèse donne un total de 2400, dont 2000 depuis 1912.

Ces grandes maisons de retraite de la Villa Saint-Martin, d'Ottawa, de Québec et du Cap-de-la-Madeleine, sont trop éloignées pour un certain nombre de retraitants. De cette difficulté même a surgi une heureuse innovation. Il y a deux ans, les voyageurs de commerce de la Beauce organisèrent une retraite fermée à Sainte-Marie : ils étaient vingt-cinq. L'an

passé, ce furent deux retraites qui se tinrent au même endroit sous le toit hospitalier du collège des Frères des Écoles chrétiennes : la première fut suivie par dix-huit voyageurs, la seconde par des marchands de bois au nombre de seize. L'élan est donné.

La métropole des cantons de l'Est inaugura chez elle les retraites fermées, le 22 juin de l'année dernière. Comme on pouvait s'y attendre, l'A. C. J. C. ouvrit le feu : dix-huit jeunes Sherbrookois répondirent à l'appel de leur aumônier et se réunirent au collège des Frères du Sacré-Cœur.

Mais c'est Chicoutimi qui remporta la palme avec ses trois retraites de 1918. Plusieurs groupes déjà étaient descendus à Manrèse. On s'avisa que le temps était venu d'établir l'œuvre dans la ville elle-même. Le succès répondit pleinement à l'attente de Mgr l'évêque de Chicoutimi et de ses prêtres. Le grand séminaire, mis à la disposition des retraitants, en vit accourir vingt-sept à la première retraite, celle des professionnels, vngt-sept aussi à la seconde, composée d'hommes d'affaires; à la troisième, plusieurs durent être refusés, faute de place. Puis eut lieu une réunion extraordinaire de tous les retraitants, où fut établie une association destinée à promouvoir l'œuvre des retraites fermées et les intérêts locaux de la religion. Composée du maire, d'un député et d'un bon nombre d'autres hommes influents de cette ville progressive, véritable Reine du Nord, il est permis de concevoir les plus belles espérances sur sa fécondité.

Une autre heureuse initiative de l'année dernière fut la retraite anglaise du mois d'août au collège Loyola, à Montréal. Les catholiques de langue anglaise avaient déjà fait plusieurs retraites collectives à la Broquerie et à la Villa Saint-Martin. Il n'est pas douteux maintenant que le choix du grand collège anglais pour ces retraites annuelles de vacances doive obtenir le plus vif succès.

VILLA SAINT-MARTIN

La Broquerie ne pouvait être que provisoire. Outre certains motifs secondaires, la raison dominante était son utilisation dans les seuls mois de navigation libre. Le reste de l'année, l'œuvre chômait. On ne pouvait donc lui donner les proportions voulues, le déploiement que, par exemple, Mouveaux en France, Fayt-les-Manage en Belgiquo, ont réalisé.

En 1912, au cours d'une retraite de marchands et d'industriels, le projet d'un site nouveau et d'une construction de grande allure prit corps, et bientôt un riche citoyen fit l'offre d'une belle propriété de vingt acres sise sur les bords de la Rivière-des-Prairies, dans l'île Jésus, à quelques milles de Montréal. On y accède en une heure par les tramways de la grande ville. Les souvenirs historiques ne se rattachent plus ici à un antique manoir, comme à la Broquerie, mais à la Rivière-des-Prairies qui sépare les deux îles de Jésus et de Montréal. Les premiers missionnaires du Canada, Récollets, Jésuites et autres, y ont passé et repassé dans leurs canots d'écorce : elle était la seule voie fluviale directe vers les *pays d'en haut*, attendu que les *rapides* du Sault-Saint-Louis barraient le fleuve Saint-Laurent en amont de Montréal. Notre rivière n'a pas les proportions du grand fleuve. Le pont cependant qui relie les deux rives à leur point le plus rapproché, en face de la Villa, a bien encore une longueur de sept cent trente pieds; tout près d'ici, sous nos yeux, la rivière s'épanouit en un beau lac d'un demi-mille de large.

Le site était choisi; restait à construire. Appuyés sur de généreuses promesses, dont plusieurs, par suite d'un krach dans les spéculations immobilières précédant de peu l'horrible guerre européenne, restèrent à l'état de promesses, les Jésuites se mirent à l'œuvre. Le 2 novembre 1913, la maison était bénite par l'ar-

chevêque de Montréal, sous le nom de « Villa Saint-Martin » qu'avait suggéré la dévotion du donateur de l'immeuble pour le grand thaumaturge des Gaules. Elle était prête à recevoir ses hôtes, avec ses quarante chambres disponibles pour les retraitants, sa belle chapelle, son réfectoire, sa vaste salle de récréation qui sert, le troisième jour de la retraite, de salle de conférence, et à l'extérieur, l'entourant de tous côtés, une large véranda garnie de bancs et de pliants; devant elle, c'est le parc, les corbeilles de fleurs, les bosquets, les allées ombreuses, les pelouses qui s'étendent au loin et vont, en pente douce, se perdre dans les eaux limpides de la rivière.

La première retraite s'ouvrit le 12 janvier 1914. Heureux présage : elle était formée d'un groupe nombreux de prêtres, ayant à leur tête Mgr Stagni, Délégué apostolique au Canada. Puis ce fut, chaque semaine vers la Villa Saint-Martin, le défilé d'un groupe de re, traitants, juges et avocats, médecins et pharmaciens-notaires, instituteurs, marchands et hommes d'affaires, voyageurs de commerce, employés, ouvriers, plusieur, associations, plusieurs groupes paroissiaux, ceux-ce tendant à devenir de plus en plus nombreux. Troisi fois par année, un feuillet-indicateur largement distribué, portant quelques avis pratiques, annonce les dates des divers groupes pour les quatre mois suivants. D'ordinaire les retraitants arrivent le jeudi soir et repartent le lundi matin; ils ont ainsi, comme cela se pratique en Europe, trois jours pleins de retraite. Le troisième jour, à 5 heures de l'après-midi, se tient dans la grande salle, une conférence à laquelle on invite le curé de la paroisse ou l'aumônier et les officiers du groupe en retraite, et où l'on discute les intérêts du ercle, les œuvres à fonder, celles à promouvoir : débats crès appréciés, causeries spirituelles, animées, en famille, tféconds par les œuvres qui leur doivent ou leur naissance ou leur réveil.



VILLA SAINT-MARTIN

Ce fonctionnement de l'œuvre à cœur d'année fit naturellement monter les chiffres du relevé annuel. En 1913, dernière année de la Broquerie, le total avait été de 363; tout de suite, en 1914, il s'éleva d'un bond, à la Villa Saint-Martin, à 840; l'ascension se poursuivit les quatre années suivantes, 998, 1045, 1175, 1347. C'est-à-dire que la guerre, avec ses privations, ses angoisses, ses deuils, au lieu d'éloigner les âmes de la solitude, sembla plutôt les y convier pour en obtenir des forces nouvelles, une union plus intime avec le divin Consolateur des affligés. On remarque aussi que le nombre augmente de ceux qui, ainsi que le faisait l'admirable comte de Mun, reviennent tous les ans; d'autres, tous les deux ans. Et c'est bien de cette sorte qu'on réussira à former une vraie élite. *Nemo subito optimus* pourrait s'affirmer peut-être aussi bien que *Nemo subito pessimus*. Ne faut-il pas en effet plus d'efforts pour monter que pour descendre? Le chêne n'exige-t-il point pour sa parfaite croissance plus de temps que le saule?

Je veux maintenant dire, avant de terminer, le foyer de vie extérieure qu'a été la Villa Saint-Martin depuis sa fondation.

Je notais plus haut que le nombre des groupes paroissiaux tend à augmenter. Ainsi, en douze mois, dix-sept paroisses ont envoyé 416 retraitants. Or voici que dans plusieurs de ces paroisses il se fonde une « Ligue des retraitants », un noyau d'hommes de vertu éprouvée, intelligents, entreprenants, que le curé a bien en main, qu'il met à la tête de toutes ses œuvres. N'est-ce pas une force admirable au service du bien? Surtout dans un pays comme le nôtre, où la paroisse a été dès l'origine la pierre fondamentale de la colonie; à la conquête et dans les temps orageux qui suivirent, elle sauva d'une ruine complète les quelques pierres qui restaient de tout ce qu'avait été la Nouvelle-France, et encore aujourd'hui elle demeure le plus solide rempart de la race française au Canada.

L'Association catholique des voyageurs de commerce est une des belles œuvres issues des retraites fermées. Formée d'abord du seul Cercle catholique des voyageurs de Montréal (140 membres), elle a essaimé à Québec (75 membres), à Saint-Hyacinthe (40), à Sainte-Marie de Beauce (40), à Hull (30), à Ottawa (60), aux Trois-Rivières (30). Ces cercles se sont unis, en calquant les constitutions de l'A. C. J. C. C'est aujourd'hui une très vivante fédération, dont l'influence au loin et au large va croissant chaque jour. Agents de tous articles, depuis la revue et le livre jusqu'au clou pour fer à cheval (il n'est pas de sot métier), dégourdis, langue bien pendue, pas froid aux yeux pour deux sous, vrais apôtres laïques, ils ont à leur actif les conversions les plus édifiantes et les plus désopilantes qui se puissent raconter, ils propagent ou relèvent à travers nos provinces le sens catholique par leurs entretiens, par les livres et les brochures qu'ils répandent, par le bon exemple qu'ils sèment sur leur route comme une semence d'Évangile.

Au mois de juillet 1915, des avocats étaient en retraite; à la conférence du troisième jour, ils se prirent à regretter le manque de science religieuse solide chez la plupart de leurs contemporains et en particulier chez ceux qu'on appelle la classe dirigeante. Au cours de la discussion, l'idée fut émise, tout de suite adoptée avec enthousiasme, d'un cours d'apologétique qui se donnerait à Montréal. Le mois suivant, les médecins en retraite accueillaient avec non moins de satisfaction le même projet. Dès le mois d'octobre, le cours d'apologétique, confié à un Père de la Compagnie de Jésus, s'ouvrait dans un vaste local dite salle académique du collège Sainte-Marie, devant un auditoire composé de juges, d'avocats, de médecins, de journalistes, d'instituteurs, d'hommes d'affaires, etc., et que présidait Mgr l'archevêque de Montréal. — Pendant trois ans, chaque semaine, du mois d'octobre au mois de mai, ce haut enseignement fut suivi avec un vif intérêt et

sans doute avec un égal profit par plusieurs centaines d'hommes appartenant surtout aux professions libérales.

Un autre genre d'activité fut, à deux reprises, la tenue en cette maison de journées sociales. A la première se discuta la très grave question des unions ouvrières catholiques à substituer de plus en plus nombreuses aux unions neutres et internationales. Un beau dimanche du mois d'avril 1918 de quarante à cinquante invités se présentèrent, tant prêtres que laïques en nombre à peu près égal, présidés par l'évêque auxiliaire de Montréal; neuf diocèses y étaient représentés. Cette fructueuse réunion eût son complément dans une deuxième, moins nombreuse, au mois de juin, où le sujet d'étude se limitait aux seuls ouvriers de Montréal. De l'une et de l'autre journée sociale sortit pour certains diocèses le germe d'une vivante action syndicale catholique. Pour d'autres qui avaient déjà pris les devants, c'était une poussée de plus donnée à leurs splendides œuvres ouvrières.

Le 28 septembre ce fut au tour des voyageurs de commerce à tenir leur première réunion générale. Deux cents membres de leur Association, venus de Montréal, de Québec, de Sainte-Marie de Beauce et de Saint-Hyacinthe (les trois autres cercles n'étaient pas encore fondés) s'étaient donné rendez-vous à la Villa Saint-Martin. Deux jours durant ils étudièrent, ils discutèrent ensemble les problèmes qui intéressent leur état et leur foi, entremêlant le tout d'exercices religieux et de récréations musicales et sportives. Avec de tels hommes, je vous laisse à penser ce que furent ces heures magnifiques. On y entendit les plus belles, les plus ardentes professions d'amour de Dieu, de son Église et de la patrie canadienne. Et comme chez un voyageur de commerce la parole est pour l'action, chacun sortit de ce cénacle encore plus apôtre qu'il n'y était entré.

Je termine en signalant une pratique pieuse que le directeur des retraites a instituée, au mois d'octobre 1917, pour le renouvellement de l'esprit des anciens retraitants. C'est une heure de récollection mensuelle, de septembre à juillet, dans la chapelle de la grande congrégation du collège Sainte-Marie, à Montréal. Le premier dimanche du mois, les retraitants de la ville et des environs, au nombre d'à peu près cent cinquante, se réunissent au collège à 8 h. du matin. Après les confessions, la messe commence parmi les hymnes et les cantiques, tous y communient; la messe terminée, allocution du directeur des retraites, suivie d'une brève méditation; puis, pour couronner le tout, le chant toujours si cordialement enlevé du *Magnificat*.

Les retraitants voulurent que la réunion du premier dimanche de janvier 1918 fût plénière et devint en quelque sorte comme une demi-journée sociale. Plus de quatre cents répondirent à l'appel, de tout âge, de toute profession, accourus de toutes nos provinces. Après la messe, le déjeuner se prit au collège; puis, dans la salle de l'Union Catholique, unc assèmblée se tint où, au milieu des manifestations les plus fraternelles de la joie commune, on délibéra sur l'œuvre des retraites, sur les meilleurs moyens de la promouvoir. Sans plus tarder, on décida la fondation de la « Ligue des Retraitants » avec son organe *La Vie nouvelle* qui, chaque mois, irait porter aux anciens retraitants le mot d'ordre de la *doctrine*, de la *piété* et de l'*action*, tout en les renseignant sur le mouvemen des retraites. Un Comité de la Ligue fut élu pour veiller non seulement aux intérêts de l'œuvre, mais encore, — beau geste qui n'était point, je vous assure, un coup d'épée dans l'eau, — à ceux de la cause catholique. En effet, peu de temps après, le Comité fondait à son tour une ligue la « Ligue des bonnes mœurs », qui s'emploie à établir dans chaque paroisse de Montréal un conseil de vigilance : ces conseils recueillent les cas locaux et les réfèrent au Comité central; celui-ci, après étude, les com-

munique, s'il y a lieu, soit aux Commissaires de la ville, soit au chef de la police urbaine. Œuvre délicate autant qu'importante. Il y faut avec le doigté et la prudence une ténacité que rien ne rebute : toutes qualités que l'on se plaît à reconnaître dans les douze membres du Comité.

Il ressort de ces notes, si je ne m'abuse, que les retraites fermées au Canada ont accompli, en dix ans, une somme de travail considérable, et dans le domaine intime des âmes et dans les régions plus vastes de l'action sociale. Daigne Dieu leur conserver, leur accroître encore leur fécondité, pour le plus grand bien des âmes et sa plus grande gloire !

Imprimi potest

J.-M. Filion, S. J.

Praep. Prov. Canad

Nihil obstat

E. Hébert,

Censor librorum

Imprimatur

† Georges, évêque de Philippopolis

Adm.

30 mai 1919

VILLA SAINT-MARTIN

ABORD-A-PLOUFFE

QUELQUES AVIS

I. Des retraites ont lieu toutes les semaines à la Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe. Un feuillet publié trois fois par année : au commencement de janvier, vers Pâques et à la fin d'août, contient la liste des différents groupes. On peut l'obtenir sur demande.

II. A moins d'avis contraire, chaque retraite s'ouvre à 8 h. du soir, et dure trois jours pleins. Elle se termine assez tôt le quatrième jour pour permettre aux retraitants d'être de retour à Montréal à 8 h. du matin.

III. Tous doivent arriver pour le premier exercice et ne partir qu'après le dernier. Ce point est important. La retraite comprend une série d'exercices liés les uns aux autres et formant un tout complet. On ne saurait en profiter pleinement si on en retranche même un seul.

IV. Les tramways « Saint-Laurent, Cartierville » quittent le coin de la rue Mont-Royal et de l'avenue du Parc toutes les vingt minutes et conduisent directement au terminus de Cartierville. Il faut ensuite traverser le pont.

V. Aucune rétribution n'est exigée des retraitants. Comme les dépenses de la maison sont cependant considérables et qu'elle ne dispose d'aucun revenu, ceux qui le peuvent sont priés de payer leurs frais de séjour.

VI. Pour être admis à une retraite, il faut envoyer, quelques jours avant la date fixée, son nom et son adresse au Père directeur.

VII. On ne reçoit point de retraitants, laïques ou prêtres, en dehors des jours indiqués sur le programme. Ceux qui désirent faire leur retraite seuls seront les bienvenus à la Maison Saint-Joseph, au Sault-au-Récollet.

VIII. On est prié de s'adresser pour tout ce qui concerne les retraites au *R. P. Archambault, S. J., directeur des Retraites fermées, Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe. Téléphone (longue distance) Cartierville* 18.

BROCHURES A 5 SOUS

L'Instruction obligatoire

Sir Lomer GOUIN,
MM. TELLIER et LANGLOIS

L'Ecole obligatoire

Mgr PAQUET

Le premier Patron du Canada

R. P. LECOMPTE, S. J.

Le bon Journal

R. P. MARION, O. P.

La Fête du Sacré-Cœur

R.P. ARCHAMBAULT, S. J.

Les Retraites fermées au Canada

R. P. LECOMPTE, S. J.

Paraîtra bientôt :

Le docteur Painchaud

C.-J. MAGNAN

Prix: 5 sous l'exemplaire: $4.00 le cent, $35.00 le mille, port en plus.

TRACTS POPULAIRES

L'École nationale

L'Instruction obligatoire

Le vrai moyen d'aider l'instruction

Suggéré par Sir LOMER GOUIN.

10 sous la douz. franco—50 sous le cent, $3 le mille, port en plus.

L'OEUVRE DES TRACTS,
Casier postal No 1482
Montréal